

Plus que parfaites Un siècle de services domestiques à Montréal

Amélie Bourbeau

Numéro 66, été 2001

Montréal : à la découverte de l'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourbeau, A. (2001). Plus que parfaites : un siècle de services domestiques à Montréal. *Cap-aux-Diamants*, (66), 64–65.

Plus que parfaites : un siècle de services domestiques à Montréal



Lucille Barabé s'apprêtant à servir le petit-déjeuner au lit à sa patronne. (Entre 1953 et 1957. Collection privée.)

Depuis près d'une génération, l'histoire a fait sortir de l'ombre les gens «ordinaires», par le biais de l'approche sociale. Cette nouvelle histoire contribue de plusieurs façons à la culture générale, en faisant connaître au public des facettes différentes du passé collectif. Une manifestation de cette diffusion est l'exposition organisée par le Centre d'histoire de Montréal, à l'occasion du 25^e anniversaire de l'Association des aides familiales du Québec (AAFQ) : *Plus que parfaites. Chroniques du travail en maisons privées. 1920-2000.* Cette exposition, qui retracera

l'histoire des domestiques montréalaises sur près d'un siècle à partir de septembre 2001, nous a fourni l'occasion, par le biais de recherches pour l'AAFQ, de fouiller le passé de ces travailleuses dont la présence passe trop souvent inaperçue, et ce, hier comme aujourd'hui. À partir des nombreuses petites annonces dans les quotidiens montréalais, *La Presse*, *The Montreal Daily Star* et *The Gazette*, au cours d'un siècle (1890-1995), nous avons pu prendre le pouls des critères d'embauche des familles à la recherche d'une servante et nous rendre compte que malgré

une impression de grande stabilité dans ce métier plus que millénaire, les employeurs des domestiques ont sensiblement changé leurs attentes au cours des dernières décennies.

Un emploi pas comme les autres

Le fait que la domestique réside chez son employeur et le côtoie de façon quotidienne, lui offrant des services personnalisés et qui varient fortement d'une maison à l'autre, confère un statut particulier à ce secteur d'emploi. Nous avons pu constater, au fil du siècle, que même la façon de nommer l'employée désirée changeait d'une maison à l'autre, tout en laissant place à interprétation quant au contenu réel de certains titres. La majorité des employeurs vont longtemps demander une «servante générale» puis, à partir des années 1950, une «ménagère». Il est vrai qu'à Montréal, comme ailleurs au Canada, la plupart des maisonnées n'employaient qu'une domestique, contrairement à des traditions observées dans d'autres pays. On attendait donc de cette personne qu'elle soit capable d'exécuter la grande majorité des tâches requises pour entretenir la maison et ses habitants, soit le ménage, la lessive, la cuisine, le soin des enfants, etc.

L'ampleur de ces tâches, au cours du siècle, a fortement évolué : la Deuxième Guerre mondiale représente ici un point tournant. C'est, en effet, à partir de ce moment que l'utilisation des appareils électroménagers (aspirateur, fer à repasser électrique, cuisinière, machine à laver et à sécher les vêtements, etc.) s'est généralisée, après avoir été accessible seulement aux familles les plus riches depuis la fin du XIX^e siècle. À partir des années 1950, il devient donc difficile de comparer l'ampleur des tâches demandées aux domestiques, par rapport à ce qui était exigé avant la guerre. Par exemple, jusqu'aux années 1930, certains employeurs prenaient la peine de préciser, dans les quelques lignes dont ils disposaient pour offrir l'emploi, que la lessive était faite à l'extérieur de la maison. La lessive, à l'époque, prenait une journée entière par semaine et nécessitait une grande résistance physique, tant pour supporter la chaleur de la vapeur dégagée par les baquets d'eau bouillante que pour transporter les paquets de vêtements mouillés. À partir de la Deuxième Guerre mondiale, les employeurs ont plutôt tendance à spécifier que la domestique n'aura pas à s'occuper des enfants, tâche qui peut vite devenir très lourde à porter si elle a en plus à s'occuper de l'entretien ménager et de la préparation des repas.

La hiérarchie des tâches, selon leur difficulté ou leur attrait, s'est donc modifiée au fil du temps : à ce chapitre, les précisions apportées par les employeurs dans les petites annonces laissent supposer

qu'ils éprouvaient certaines difficultés à recruter les domestiques. La diversification des possibilités d'emplois féminins, au cours du siècle, a pu contribuer à ces difficultés de recrutement.

D'autres employeurs, toutefois, ne semblaient pas s'attendre à ce qu'une seule femme se charge de toutes les tâches dont les membres de la famille ne pouvaient ou ne voulaient s'occuper. Une minorité d'entre eux est très spécifique et demande une cuisinière ou une bonne d'enfants, parfois même une femme de chambre. Cette faible proportion reflète la situation des maisonnières employant des domestiques; la vaste majorité n'emploie qu'une personne, tandis que quelques familles, comme celles résidant dans le fameux Mille carré doré, ont les moyens d'embaucher plusieurs domestiques, par exemple, une cuisinière, une ménagère, une bonne d'enfants et un cocher. Il ne faut toutefois pas se leurrer : la plupart des témoignages recueillis au fil du temps, que ce soit durant l'entre-deux-guerres, par des organismes de charité venant en aide aux domestiques sans emploi, ou, plus récemment, par le personnel de l'AAFQ, font état de la difficulté, pour les domestiques, d'accomplir quotidiennement le grand nombre de tâches qu'elles se voient confier. La plupart, devant l'ampleur du travail, n'ont que peu ou pas de temps libres, et ceux-ci sont souvent contrôlés par leurs employeurs, qui se permettent parfois de les déranger à toute heure, profitant du fait qu'elles demeurent sur place ou à proximité.

À la recherche de la perle

La nature personnelle du service domestique se reflète non seulement dans la diversité des tâches à accomplir d'une maison à l'autre, mais aussi dans la liberté que prennent nombre d'employeurs en spécifiant des qualités personnelles que doit posséder la candidate idéale, et même son origine ethnique. La mention de qualités, mis à part des qualités générales comme l'efficacité au travail, est un fait récent que l'on peut situer autour des années 1970.

C'est à partir de ce moment, en effet, que les employeurs semblent prendre l'habitude de demander à la candidate potentielle d'être «gentille», «aimable», «douce» et «patiente», surtout quand on précise qu'elle aura à s'occuper des enfants. Au début du siècle, la candidate recherchée devait simplement être «bonne», un terme qui est moins précis, mais englobant. La pratique de préciser l'origine ethnique de la candidate idéale, si elle ne se généralise jamais, demeure par contre constante à travers le siècle. Seules, les origines spécifiées changent au cours du temps, reflétant l'évolution globale des politiques canadiennes d'im-

migration en ce qui concerne les services domestiques.

Ainsi, durant le premier tiers du siècle, les employeurs anglophones sont à la recherche d'une servante venue d'Angleterre, d'Écosse ou d'Irlande, tandis que les employeurs francophones sont plutôt à l'affût d'une Canadienne française. On élargit peu après ce bassin aux Européennes du Nord (Suède, Finlande). Après la Deuxième Guerre mondiale, les employeurs cherchent tout simplement des Européennes, sans être plus précis, avant de pencher pour les Vietnamiennes et les Philippines, à partir des années 1970.

Si, au début du siècle, les nouveaux bourgeois anglophones de Montréal cherchaient à retrouver un certain prestige britannique en employant des servantes ayant reçu une formation dans la métropole londonienne, il semble que, peu à peu, des qualités précises aient été associées à des nationalités. Par exemple, les Philippines seraient très douces avec les jeunes enfants, ce qui les rend populaires auprès des employeurs.

Des fantômes de l'histoire?

Les domestiques sont bien peu visibles dans les sources traditionnelles utilisées par les historiens. Toutefois, cette recension des petites annonces sur près d'un siècle nous a permis de constater que leur histoire professionnelle s'inscrit dans le courant général de l'évolution du monde du travail montréalais. Par exemple, les annonces montrent bien que les domestiques ont été affectées par la crise des années 1930. Le contenu des annonces signale clairement qu'il y a de plus en plus de femmes prêtes à offrir leurs services, et de moins en moins d'employeurs qui en ont besoin. Il reste que le témoignage le plus riche de leur quotidien est constitué des souvenirs des domestiques, qui peuvent nous fournir des informations au-delà des généralités apparentes. Il s'agit là de l'apport majeur de l'exposition *Plus que parfaites* du Centre d'histoire de Montréal, exemple concret des nouvelles avenues proposées en histoire sociale et en histoire des femmes. ♦

Amélie Bourbeau

Pour en savoir plus :

Claudette Lacelle. *Les domestiques en milieu urbain canadien au XIX^e siècle*. Ottawa, Environnement Canada — Parcs, 1987, p. 45.

Marilyn Barber. *Les domestiques immigrants au Canada*. Ottawa, Société historique du Canada, 1991.

DICTIONNAIRE des COOCCURRENCES

Jacques Beauchesne

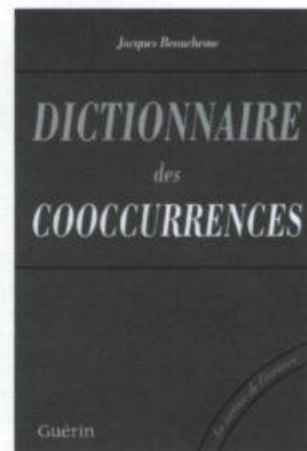
Vous êtes en train d'écrire et hésitez devant un mot — mondialisation, par exemple —, ne sachant quel adjectif qualificatif ou quel verbe lui conviendrait. Vous consultez un dictionnaire usuel.

C'est souvent peine perdue : la définition du terme recherché n'est souvent accompagnée que de trop rares exemples. C'est alors que l'ouvrage que vous avez entre les mains peut se révéler fort utile.

Fruit d'une trentaine d'années de lecture faite plume à la main par un grand papivore devant l'Éternel doublé d'un terminologue invétéré, il contient en effet, pour presque chacun des noms que l'on trouve dans un dictionnaire des synonymes — sans compter les termes nouveaux qui envahissent notre paysage quotidien —, une liste de suggestions, dont la longueur vous étonnera souvent.

Le vœu le plus cher de l'auteur est d'aider ainsi toutes les personnes qui écrivent, pour leurs besoins personnels ou professionnels, à exploiter davantage les immenses richesses de la langue française.

408 pages



GUÉRIN Montréal Toronto

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada

Téléphone: (514) 842-3481

Télexcopieur: (514) 842-4923

Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>
Courrier électronique: francel@guerin-editeur.qc.ca

nouveau